

Toni le gris

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **10 (1872)**

Heft 5

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181778>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

tôt cette chaîne d'épopées a été fouillée, retournée, exploitée, disons le mot, dans tous les sens, par des littérateurs de tous les mérites, des conteurs de tous les calibres.

Jamais époque ne fut plus féconde en épisodes émouvants, réels ou fantaisistes, jamais mine ne fut plus riche en anecdotes à sensation, en détails saisissants.

Et comme sur un placer aurifère, chacun a voulu se faire mineur et participer à la curée.

A un certain moment, les étalages des librairies étaient insuffisants à contenir toutes les productions guerrières. Les livres belliqueux, les illustrations du champ de bataille. Ce fut une avalanche d'imprimés doublée d'une trombe de croquis qui tous avaient des prétentions à l'exactitude. Mais cette prose légère ou apoplectique, ces images remplies d'acteurs à la pose théâtrale, tout ce fatras destiné à éblouir les badauds laissait voir chez ses auteurs une triste aberration du sens patriotique.

Si aucun pays ne paya si cher les bienfaits de la paix, nul peuple ne sut faire une pareille spéculation sur sa défaite.

Les généraux battus prennent leur revanche avec la plume.

Après Trochu c'est Faidherbe, après d'Aurelles c'est Vinoy. Et chacun de leurs plans de bataille est irréprochable. L'artillerie occupe des positions uniques, l'infanterie est pleine d'élan, la cavalerie est irrésistible. Tout cela marche avec un ensemble admirable, chacun fait son devoir, la troupe se bat bien, les réserves arrivent à temps. Des actes d'héroïsme sont accomplis, les lignes ennemies sont rompues, des hurras retentissent, et l'armée entière opère précipitamment sa retraite poursuivie par des forces supérieures.

Voilà le thème développé par les officiers littérateurs, qui cherchent à racheter les fautes de stratégie et de tactique par des agréments de style.

Quant à moi, je préfère les officiers qui font des plans à ceux qui font des livres, c'est en tout cas plus pratique.

C'est sur le champ de bataille que le soldat doit courtiser cette grande déesse qu'on appelle l'Immortalité et non en convoitant un fauteuil à l'Académie.

Thermes de Lessus.

L. C.

Un de nos abonnés nous communique la lettre suivante adressée à un de ses amis, en 1840, par le pasteur de Vaulion. Cette pièce est certainement très intéressante dans ses divers détails.

« En apprenant qu'un courrier à char allait remplacer notre pauvre vieux messenger à pied, qui, depuis trente-trois ans fait la course d'Orbe à Vaulion et retour, je me suis demandé ce qu'allait devenir ce vieillard, qui, pour gagner sa vie et élever une famille très nombreuse, s'est astreint pendant si longtemps au métier le plus pénible qu'on puisse imaginer. Mon inquiétude pour le sort du pauvre Martin s'est calmée lorsque je me suis dit que les hommes auxquels l'administration des postes est confiée, sauront faire ce qui est juste

pour récompenser de si longs et de si constants services.

Un petit calcul me montre que Martin a fait, au service de l'Etat, quatre cent quinze millions huit cents mille pas, ou bien cinquante-neuf mille quatre cent lieues, c'est-à-dire un chemin égal à environ sept fois le tour de la terre. S'il eut marché toujours sur une même ligne droite, il faudrait sept jours et sept nuits à un boulet de canon pour parcourir cette même ligne, et si maintenant Martin était au bout de cette longue ligne quand le chef de l'administration des postes lui crierait; repose-toi vieux serviteur! tu as gagné ta pension de retraite, on vient de te l'accorder, il faudrait (puisque le son parcourt 170 toises environ par seconde) 174 heures 42 minutes 21 $\frac{3}{17}$ secondes pour que ces consolantes paroles puissent parvenir à ses oreilles. »

H. C., pasteur.

Trois marchands s'en allaient à la foire de Beaucaire. Comme ils approchaient d'un village où ils devaient passer la nuit, l'un d'eux prit les devants pour retenir trois lits dans l'unique auberge du lieu. Mais il arrivait trop tard; il ne restait plus qu'une chambre à deux lits, dont l'un était déjà occupé par un nègre. Le marchand retint pour lui le lit vacant, et ses deux compagnons s'en allèrent dormir au grenier, après avoir promis à leur camarade de le réveiller de grand matin. Comme ils lui gardaient rancune de son égoïsme, ils se levèrent au milieu de la nuit, pénétrèrent doucement dans sa chambre et lui appliquèrent sur la figure une magnifique couche de cirage.

Deux heures après, des coups redoublés retentissent à la porte du dormeur, qui se lève brusquement, s'habille à la hâte et va donner un coup d'œil au miroir. Mais à la vue de son visage noirci « Les imbéciles, s'écria-t-il, ils ont réveillé le nègre! » Et sur cette réflexion judicieuse, il se recoucha.

Toni le gris.

I.

Au moment où notre récit commence, les habitants d'un village du Tyrol, non loin de la frontière suisse, regardaient les montagnes avec un profond intérêt; depuis six semaines ils attendaient qu'un vigoureux coup de vent enlevât du ciel les nuages qui semblaient avoir élu domicile au-dessus de la vallée. Dans leur détresse, ils se préparaient à aller, bannières déployées et le clergé en tête, faire une procession à une chapelle de Notre-Dame-des-Grâces. Mais le ciel, dont ils voulaient implorer la reine, se montrait inexorable. Les massifs de nuages ne faisaient pas mine de bouger. Vers le soir, cependant, au moment où les forêts devenaient plus sombres, quelques places bleues se montrèrent dans le ciel.

Le petit lac, dont le miroir avait été constamment criblé par les gouttes de pluie, reprit sa limpidité, et on ne vit plus, sur la surface des eaux, d'autre mouvement que le léger sillon blanc formé par une cascade qui, du haut des glaciers, allait se jeter dans ses ondes. La paroi des rochers se colora d'un rouge vif sous les rayons du soleil couchant. Un vaste arc-en-ciel se montra sur le sommet des montagnes, tandis qu'à l'occident on admirait un splendide coucher de soleil.

Les dévots jugèrent le moment favorable. Le cortège s'aligna à petit bruit et la cloche de la chapelle se mit à tinter.

La procession présentait un aspect assez étrange. Tous portaient un sac à pain. La plupart allaient pieds nus. Le plus zélé, dit l'auteur de ce récit, faisant pénitence, sonnait la cloche de la chapelle, en tenant la corde crasseuse entre les dents. Sauf les : « Je vous salue, Marie pleine de grâces ! » on entendait, au milieu des prières des gens de la procession, des demandes saugrenues. Pour compléter le tableau, les musiciens, en tête de la colonne, jouaient des valses, de sorte que, de loin, on eût pris le tout pour une noce.

Non loin de la chapelle, appuyé contre un talus, se trouvait un homme de trente-cinq ans environ ; sa jaquette et ses culottes étaient usées jusqu'à la corde. Les regards de ses yeux bruns se dirigeaient alternativement sur trois objets. Le plus souvent il regardait une image décolorée par la pluie et suspendue à une croix de bois rouge sur laquelle on lisait cette inscription : « Ici a péri le jeune et vertueux... » Le reste, effacé par le temps, n'offrait plus qu'un fer-blanc décoloré. De temps en temps, notre homme regardait la procession dont la longue file longeait le sentier et en dessinait les contours. Ses regards se portaient aussi sur deux chiens accouplés à une corde, qui le fixaient avec angoisse, car leur maître semblait à la fois inquiet et chagrin. Enfin, pour en finir avec les impressions pénibles qui l'obsédaient, il fit deux pas de côté, caressa le plus grand de ses deux chiens, prit, sous son bras, une paire de gros souliers, qu'il avait posés sur un roc, allant nus pieds pour ménager sa chaussure. Comme il tournait la haie d'une prairie, il rencontra un homme portant de lourds fromages venant d'une Alpe voisine. Ce nouveau venu, voyant notre homme et ses deux chiens, s'arrêta ébahi. Ses jambes vacillèrent jusqu'à ce que son fardeau, arrêté subitement, eût repris l'équilibre.

— D'où viens-tu, Toni? Pourquoi n'es-tu pas de la procession!

— Oh! laisse-moi en paix, Lenzi, avec ta procession. Plus rien ne me réussit en ce monde.

— Tu n'es jamais content, Toni. Je voudrais me trouver dans une position comme la tienne, vois pourtant combien je dois travailler. De tout l'été, je n'ai pas un verre d'eau-de-vie ni une chique de tabac. Ces dernières semaines, le sel même nous a manqué.

— J'abandonnerais volontiers le tabac et le sel, si je pouvais, par là, entretenir mes enfants. Tu t'en tires, malgré tout, aisément. Mais moi, quand je rentre à la maison, j'y retrouve toujours la misère.

— Pourquoi ne travailles-tu pas? Tu pourrais aller, comme les autres, à la forêt. Ce ne sont pas les forces qui te manquent.

— Travailler dans les forêts, dit Toni en riant. Mais je ne recevrais point d'ouvrage. Je suis allé vers le forestier le prier de me laisser aller à la Rochegelee où l'on abat, en ce moment, les sapins rouges; sais-tu ce qu'il m'a répondu? Il m'a dit qu'il n'avait pas besoin d'un gueux de braconnier tel que moi.

— Toi, braconnier? Je n'ai jamais entendu dire que tu le sois, s'écria le vacher, avec étonnement. Et il secoua la tête, autant que son fardeau le permettait. Qui donc peut l'avoir desservi de la sorte auprès de lui?

— Je ne sais qui peut l'avoir prévenu contre moi. Peut-être le forestier suppose-t-il que je suis un braconnier, parce que n'ayant rien, je vis pourtant. Oh! s'il savait toute la misère qui règne dans ma maison. Il m'a dit que je corromprais ses ouvriers, que j'en ferais des vauriens de mon espèce. Qu'il se débarrasserait peu à peu de nous tous, gens de la vallée, et qu'il n'engagerait plus que des Italiens, gens qui n'ont aucun goût pour la chasse.

— Il l'a dit! Il le pense donc! L'avenir répondra à ce début. Notre ancien forestier n'aurait pourtant pas agi de la sorte.

— Et pourtant je lui ai fait connaître ma position; mais il est resté dur et inflexible.

— Lui as-tu dit que deux de tes vaches ont été précipitées du haut des rochers?

— Oui, et son courroux a redoublé; il m'a dit que je

l'avais bien mérité et que c'était une punition de Dieu pour mon braconnage. « De tout le pâturage de Sainte-Madeleine, a-t-il ajouté, aucune pièce de bétail n'a péri, cet été, sauf les deux tiennes. »

— Qui donc pourrait m'accuser du moindre fait de braconnage? me suis-je écrié avec colère. N'est-ce pas assez que je sois réduit à la plus extrême misère? Faut-il qu'on vienne encore m'enlever ma réputation? Je le regardais au blanc des yeux, en lui parlant ainsi. Il a d'abord perdu contenance et ne savait que répondre. Faute de mieux, il en est revenu à mes vaches et m'a dit qu'on les avait trouvées sous le pâturage aux moutons, au pied d'un roc sur lequel jamais bœuf ni vache n'est venu. « Tout cela, a-t-il répété, ne peut être qu'une punition de Dieu, mais il faut laisser le braconnage. Si j'apprends que vous êtes redevenu honnête homme, vous pourrez revenir me demander de l'ouvrage. » Toutes mes supplications ont été inutiles. Si c'eût été seulement pour moi, je n'eusse point tant supplié. Mais je me suis abaissé pour ma pauvre Resel et pour mes enfants. Il n'a rien voulu écouter de plus, et ce n'est que...

Un coup de canon interrompit la phrase. Ce coup annonçait que les dévots, réunis à la chapelle, recevaient en cet instant la bénédiction.

Les deux interlocuteurs firent le signe de la croix. Au bout d'un moment, Toni poursuivit :

— Ce n'est qu'au moment où j'allais fermer la porte derrière moi, qu'il m'a rappelé. « Ecoute, Toni, tu as deux chiens! deux chiens de chasse. Si je les retrouve en course, je tirerai dessus. Si tu veux me les vendre, je t'en donnerai six florins. Que faire? Je suis allé à la maison, les chercher tous deux; mes enfants ne voulaient pas les laisser partir, ils ont tant crié et pleuré, qu'on a pu les entendre depuis chez les Greiner.

— Bien, bien! dit le vacher, je ne doute pas que les six florins puissent t'être utiles, mais combien dureront-ils? Et alors tu n'as plus ni chiens, ni argent. C'est mauvais, cela.

— Je compte garder trois florins pour moi. Avec cette somme j'irai en Bavière, m'engager pour le service des radeaux. Ce qui me désole, c'est de quitter ma Resel.

Le vacher regarda Toni avec de grands yeux; il ne pouvait comprendre qu'un homme put se laisser décourager à ce point. Un homme survint, chargé d'une hotte de résine et faisant la même route que lui.

— Attends-moi, Seppi, nous ferons chemin ensemble. Dieu te gardet dit-il à Toni. Quand nous nous reverrons les choses iront mieux.

— En tout cas, elles iront autrement! murmura Toni. Je voudrais qu'au lieu de pluie, le ciel envoyât, pendant six semaines, de la poudre à canon sur toute la surface du globe, et qu'il se trouva quelqu'un pour y mettre le feu. Oh! pourquoi faut-il que tous les malheurs m'arrivent à la fois. Mais voilà la nuit, il faut que je me hâte d'arriver chez le forestier. (A suivre.)

Les personnes qui désirent s'abonner au **Conteur vaudois**, peuvent recevoir les numéros parus dès le 1^{er} janvier.

L. MONNET. — S. GUÉNOUD.

CASINO-THÉÂTRE DE LAUSANNE

DIRECTION DE M. FERDINAND LEJEUNE

Dimanche 4 Février 1872.

MARIE-JEANNE OU LA FEMME DU PEUPLE

drame en 5 actes et 6 tableaux

CE QUE FEMME VEUT !!!

Comédie vaudeville en deux actes

On commencera à 6^{1/2} heures.

Les personnes du dehors qui désirent retenir des places à l'avance sont priées de s'adresser (*franco*) à W. Tarin, libraire.

LAUSANNE. — IMP. HOWARD-DELSISLE.